



Valeurs énonciative et représentative des 'présentatifs' C'EST, IL Y A, VOICI/VOILA: effet point de vue et argumentativité indirecte du récit

Alain Rabatel

► To cite this version:

Alain Rabatel. Valeurs énonciative et représentative des 'présentatifs' C'EST, IL Y A, VOICI/VOILA: effet point de vue et argumentativité indirecte du récit. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 2001, n° 9-10, pp.43-74. halshs-00433041

HAL Id: halshs-00433041

<https://shs.hal.science/halshs-00433041>

Submitted on 18 Nov 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Valeurs énonciative et représentative des "présentatifs" *c'est, il y a, voici/voilà* : effet point de vue et argumentativité indirecte du récit

Alain Rabatel

IUFM de Lyon, GRIC-2 Université de Lyon II, UMR CNRS 5612

La tradition grammaticale consacre peu de place aux présentatifs *c'est, il y a, voici-voilà* : notion longtemps absente du *Bon usage*, sinon dans une note consacrée aux introducteurs, réservée chez Brunot (1936) à *voici/voilà*, à *c'est* chez Wagner et Pinchon (1962), à *c'est* et *voici/voilà* (mais pas à *il y a*) chez Bonnard (1981), elle correspond finalement assez bien au constat de G. Moignet sur ces « éléments linguistiques dont, souvent, la grammaire traditionnelle ne sait que faire : les présentatifs » (1981, 123). Il est vrai que, sur le plan syntaxique, les présentatifs forment un ensemble hétérogène : souvent rapprochés des expressions impersonnelles, ils en diffèrent pourtant sur le plan syntaxique dans la mesure où seuls, associés à « *n'importe quel* groupe nominal déterminé subséquent, ils constituent une phrase » (Chevalier 1969, 82)¹. Par ailleurs, les présentatifs canoniques, auxquels nous nous intéresserons (*c'est, il y a, voici/voilà*) regroupent deux grandes catégories d'emplois : d'une part les présentatifs suivis d'un groupe nominal, d'autre part ceux qui permettent l'introduction d'une prédication sur le référent, en principe par l'intermédiaire d'une relative, ainsi que Combettes le remarque dans son commentaire de la nouvelle *Terminologie grammaticale*. Il distingue « Voici Paul », « c'est lui » de « voilà Paul qui arrive », « il y a là Marie qui voudrait te parler » (Combettes 1998a, 209). Sur le plan sémantique, les choses ne sont pas plus simples. Bien peu de grammairiens traitent frontalement de la notion de présentation. Il est vrai que d'autres termes, tels *soi(en)t, posons, tel(les)*, peuvent jouer un rôle de présentation (Grévisse Goosse 1995, 341), sans compter les tournures impersonnelles et les procédés de mise en relief. Il est vrai aussi que ces formes peuvent prendre des significations différentes selon le contexte ou selon leur construction : spécification d'identité (« voici un ballon », « voici Pablito ») vs spécification de présence (« voici le ballon », « voici Pablito qui arrive ») ; ou encore spécification d'existence (« il y a des livres dans une bibliothèque ») vs spécification de présence : (« il y a des livres sur la table ») (Charaudeau 1992, 302, 305). Les grammairiens dégagent des valeurs sémantiques très générales. Ainsi, *La*

¹ Chevalier (1969) est le premier, après Damourette et Pichon (1911-1940, tome IV, 511-528), à proposer une analyse riche de ces formes. Pour une présentation rapide de l'histoire des présentatifs, cf. M. Bichard 1997, 22-34.

Grammaire Larousse du Français Contemporain (GLFC) précise que les présentatifs servent à la présentation des noms, ou de leurs équivalents (1964, 84), et classe *c'est*, *il y a*, *voilà* et *voici* selon leur valeur démonstrative, du plus faible au plus fort. Moignet les définit comme des « verbes d'existence [...] accompagnés d'un élément de référence situationnelle » (1981, 279). *La grammaire d'aujourd'hui* les définit comme des mots ou expressions qui permettent de « désigner quelqu'un ou quelque chose en rapport avec une situation » (1986, 565). Riegel et alii notent que « cette structure est fréquemment employée à l'oral, car elle sert à désigner un référent dans la situation d'énonciation » (1994, 453). Exception notable, Charaudeau consacre un chapitre de sa grammaire à la présentation, qu'il distingue de l'actualisation et de l'identification². Dans sa *Grammaire du sens et de l'expression (GSE)*, Charaudeau considère que « la présentation est l'opération linguistique qui correspond à l'intention de déterminer le mode d'existence d'un être (ou d'un processus). Cette existence est toujours liée de manière plus ou moins étroite à une localisation dans l'espace et dans le temps » (Charaudeau 1992, 302). Et il distingue plusieurs modes de présentation, portant soit sur l'existence, l'identité d'un être, la présence d'un être (ou encore l'impersonnalisation d'un processus ou la focalisation d'un des modes précédents) (ibid. 303)³. Ces dernières années, peu de travaux ont été consacrés directement à l'ensemble des formes traditionnellement regroupées sous l'appellation de présentatifs, à l'exception de Léard 1992, dans son étude syntaxique et sémantique des « gallicismes ». Les analyses récentes ont complexifié le champ, à partir de réflexions sur le couple thème/rhème, en discours, à l'écrit comme à l'oral (cf. Wilmet 1998, 506, et les analyses du topique chez Berthoud 1996). Des trois présentatifs canoniques, *c'est* est la forme la plus analysée, pour des raisons bien compréhensibles touchant au caractère bi-fonctionnel de *c'est* (pronom démonstratif + auxiliaire) et à son aptitude à la prédication : Florea 1988 insiste sur le rôle de *c'est* comme actualisateur dans les situations exophoriques, sur son rôle prédicatif lorsque *ce* est anaphorique, ou encore sur son rôle de présentatif à proprement parler lorsque *ce* est en relation discontinue avec un pronom relatif, et sert à mettre en valeur un constituant de la phrase, dans les pseudo-clivées (cf. Roubaud 2000 sur les constructions pseudo-clivées). Cadiot 1988 analyse les différentes valeurs de *ça*, à l'oral. Morel et Danon-Boileau 1998 reprennent la

² Proche et cependant distincte de l'actualisation parce que les présentatifs n'actualisent pas les êtres dans le discours, mais se contentent d'en présenter les modes d'existence ; proche et cependant distincte de l'identification parce que les présentatifs se limitent à la présentation externe d'un être sans s'intéresser à la nature et au degré d'identité d'un être. On verra par la suite qu'en discours ces distinctions ne sont pas toujours nettes, en l'absence d'une réflexion sur la portée du présentatif, compte-tenu du cadre phrastique de la plupart des exemples.

³ A côté de ces valeurs sémantiques en langue, Charaudeau liste un certain nombre de valeurs en discours, correspondant à des effets de dramatisation, de généricité, d'annonce et de scientificité, à quoi s'ajoutent « divers autres effets » (ibid. 318-322).

question, dans leur *Grammaire de l'intonation*, en attribuant à ces présentatifs un certain nombre de valeurs énonciatives d'égocentrage, de focalisation sur le rhème impliquant un consensus autour de l'objet du discours, etc., dont on se demandera si elles peuvent être transposées pour l'étude des discours écrits, en l'occurrence de textes narratifs.

Bref, si les présentatifs sont globalement peu analysés par les grammairiens et les linguistes (sauf pour l'étude du français parlé), ils sont néanmoins d'un emploi fréquent à l'écrit, et pas seulement dans les discours rapportés à valeur mimétique. Tout se passe comme si, en dépit de quelques rares avancées⁴, les mises en garde de la *Logique* de Port-Royal (Arnauld et Nicole, 1970, 200), contre *c'est* et *il y a* (tours condamnables, qu'il vaudrait mieux remplacer par les formes canoniques de la prédication), avaient toujours force de loi... pour les grammairiens, du moins... tant il est vrai que les écrivains ne se privent pas d'user de ces formes ! Nous voudrions étendre l'analyse réservée à *c'est* (Rabatel 2000b) aux autres présentatifs canoniques que sont *il y a* et *voici/voilà*, dans le cadre de récits à la troisième personne. Le fonctionnement de ces trois présentatifs nous amènera à poser une valeur générale fondamentale de représentation, affectant les trois présentatifs, même si *c'est* présente, en raison de son aptitude à la prédication, les emplois les plus variés. En effet, le présentatif est généralement appréhendé uniquement dans son rapport à l'objet (du discours) présenté, éventuellement lié au contexte spatio-temporel : notre contribution essaiera d'intégrer le rapport de l'objet présenté à l'énonciateur par le biais du mode de donation du référent et des mises en relation effectuées par le présentatif. Une telle dimension apparaît incontournable, lorsqu'on analyse des corpus narratifs. Dans ce genre de textes (mais on verra *in fine* que nos observations ont une portée plus générale), la présentation des objets a souvent à voir, en quelque façon, avec la construction d'un monde de référence, la construction d'un pacte de croyance entre le narrateur et son lecteur, voire avec des processus complexes d'identification aux personnages (ou au narrateur⁵) dans le cadre de (la construction textuelle de) l'illusion réaliste. Ainsi, notre hypothèse est que la présentation d'un objet vaut pour un énonciateur spécifique à l'origine de la présentation, en sorte que la présentation vaut pragmatiquement comme *représentation de l'objet pour (et par) l'énonciateur ainsi que pour (et par) le co-énonciateur qu'est le lecteur*.

La valeur représentative et énonciative de l'objet sous la portée de *c'est* est ainsi en forte symbiose avec notre propre analyse du point de vue (désormais PDV),

⁴ Cf. l'étude des valeurs discursives de reformulation ou d'enchaînement et d'empaquetage de *c'est* (Adam et Fayol 1989).

⁵ Cf. les analyses des codes narratif et affectif in Jouve 1992.

puisque nous appréhendons les traces du sujet de conscience⁶ (ou focalisateur, ou énonciateur) à partir de la référenciation des objets sous la portée d'un procès de perception toujours intriqué avec des procès mentaux. C'est cette conjonction des mécanismes énonciatifs et de la référenciation qui permet une reconception de la théorie genettienne des focalisations narratives⁷. Ce PDV est marqué par la présence d'un ensemble de paramètres linguistiques, ainsi que (1) l'exemplifie :

(1) *e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 C'était le volet qui frappait contre le mur.*

L'énoncé e2 a une valeur interprétative et non pas seulement descriptive : même si e2 ne comporte pas de verbes de procès mental du type « se dire », « penser », ni de guillemets, il mêle inextricablement une perception et une pensée, attribuables non au narrateur, mais à Pierre, considéré comme un sujet de conscience, dans une « phrase sans parole » (Banfield 1995). Du fait du débrayage énonciatif construit par l'opposition fonctionnelle des plans, e2 est un énoncé renvoyant à la subjectivité de Pierre, ce dernier établissant une relation entre le bruit qui a motivé son brutal réveil en e1, et l'origine de son réveil (et de sa peur). Le présentatif renvoie à la situation qui a motivé e1 ; il indique qu'il y a un rapport entre ces deux énoncés, et, surtout, il indique que ce rapport entre e1 et e2 est appréhendé par Pierre : e2 se présente comme une tentative d'explication de Pierre, qui cherche à apaiser sa crainte. La présence des formes de visée sécante, et la valeur subjective

⁶ Sur cette notion de sujet de conscience, cf. Banfield 1995 et Zribi-Hertz 1990 : dans les énoncés à la troisième personne, le sujet de conscience renvoie aux éléments de discours sous la portée d'un énonciateur autre que le locuteur : c'est une troisième personne (équivalant à un « je »), qui est responsable des pensées, perceptions sans locuteur (cf. Zribi-Hertz 1990, 104). Cette notion est proche de celle d'énonciateur (Ducrot, 1984).

⁷ Cette dénomination de PDV est communément admise, hors de France. Notre choix signifie une distance théorique forte par rapport à Genette : le PDV concerne les phénomènes d'expression linguistique de perceptions (et des pensées qui y sont associées), en apparence « objectives », et en réalité « subjectives », en ceci qu'elles réfèrent à une instance énonciative distincte du narrateur anonyme. Notre approche énonciative du PDV, et notamment notre recherche de l'énonciateur (lorsque celui-ci n'est pas explicitement mentionné) à partir des traces exprimant son origine à travers la manière dont les objets sont référenciés nous conduit : 1) à rejeter la notion de focalisation externe (en l'absence de focalisateur spécifique) ; 2) à considérer la focalisation zéro comme un authentique PDV du narrateur non comme une absence de focalisation ou une somme de focalisations variables ; 3) à remettre en cause nombre de dérives imputables aux vulgarisateurs de la tripartition genettienne, sur la valeur des subjectivèmes, ou sur la profondeur de perspective du PDV du personnage et du PDV du narrateur : cf., sur ces points, Rabatel 1997 et 1998. Enfin, *last but not least*, le fait que cette dénomination de PDV, ici réservée à l'expression d'une subjectivité dans le cadre de « phrases sans parole », portant sur des perceptions, ne soit pas réservée exclusivement à l'expression des perceptions, et puisse également servir à l'expression « triviale » d'un point de vue, dans le cadre d'une argumentation, par exemple, indique une parenté entre phénomènes proches selon la visée, mais distincts selon les moyens linguistiques mis en œuvre : cf. Rabatel 2000a.

de l'imparfait apparentent ces énoncés perceptifs qui expansent, aspectualisent (Apothéloz 1998, 20-24) une perception prédiquée dans le premier plan à des formes relevant du DIL, avec lequel le PDV est en forte connexité⁸.

Le PDV exprime donc la perception et les pensées d'un focalisateur/énonciateur dans des phrases narratives : à ce titre, c'est une forme linguistique hautement paradoxale, dans la mesure où l'énonciateur du PDV ne « dit » rien, et où les perceptions qui lui coréfèrent ne sont pas linguistiquement marquées, à la différence de ce qui se produit avec le DD⁹. C'est dire que notre approche n'a de pertinence que dans le cadre d'une *théorie de l'effacement énonciatif*, telle qu'elle a été amorcée par Ducrot 1984 : en effet, en disjoignant l'énonciateur du locuteur, Ducrot rend analysable l'hétérogénéité constitutive du discours, en rendant compte des traces discrètes d'une énonciation autre dans le propre discours du locuteur. En ce sens, le locuteur-narrateur-énonciateur est susceptible d'accueillir dans son discours des énoncés relevant directement (cas de DD¹⁰, DDL) ou indirectement (DI, DIL, PDV, énoncés en « on-dit »¹¹) de locuteurs-énonciateurs¹² enchâssés : on distinguera ainsi un énonciateur premier (E1) assimilable au locuteur-narrateur premier (L1/N1) du récit, prenant en charge ce dernier, et des locuteurs-énonciateurs seconds (L2/E2) n'en assumant qu'une portion limitée.

Le fond de l'affaire réside dans les relations entre E1 et E2 : en règle générale, les perceptions représentées d'E2 ne sont considérées comme dignes de foi par le lecteur que si le narrateur ne signale pas une mise à distance à leur égard : le lecteur considère que, par défaut, E1 ne manifestant pas de distance, il cautionne la véracité des perceptions de E2 : c'est pourquoi e2 se lit à la fois comme une

⁸ Pour une présentation détaillée des paramètres linguistiques du PDV, cf. Rabatel 1998, 19-23, pour l'intrication des perceptions et des pensées dans le cadre de l'expression linguistique des perceptions ; 24-40 pour la construction du débrayage énonciatif ; 41-50 sur les valeurs textuelles de l'IMP ; 50-55 sur l'anaphore associative.

⁹ Que le PDV ne soit pas marqué comme le DD n'implique pas une absence de marques : ce qui indique le PDV, c'est un ensemble de marques linguistiques signalant la présence de E2 à travers la référenciation d'un objet de discours quelconque : autrement dit, le mode donation du référent est effectué à partir de E2, dans la voix de E1, qui confirme ou infirme la validité et la portée de la perception de E2. Cette origine énonciative est celle du sujet de perception explicite, ou du personnage saillant lorsque le procès de perception est sous-entendu ; en l'absence de personnage candidat focalisateur saillant, la perception est celle du narrateur : sur ces questions de saillance, cf. Rabatel 1998, 52-59.

¹⁰ Ces DD peuvent se limiter à une phrase, ou s'expanser jusqu'à former de vastes récits enchâssés.

¹¹ Rosier 1999, chapitre 5.

¹² Ou encore d'énonciateurs enchâssés, sans que ces derniers ne soient des locuteurs à proprement parler, comme c'est le cas dans les pseudos énoncés-échos ironiques, où L1 attribue par feintise à E2 un jugement ridicule dont il se distancie.

perception représentée de E2, et comme un récit de L1/N1/E1 sinon « objectif », du moins « digne de foi » : c'est toute la différence de (1) avec les réécritures suivantes, exprimant linguistiquement que la perception de Pierre est erronée : en (1a), la « première pensée » laisse entendre qu'une réflexion ultérieure viendra confirmer ou infirmer cette pensée quasi instinctive ; en (1b), le sémantisme du verbe de pensée laisse entendre que Pierre se trompe vraisemblablement ; en (1c), et en (1d), l'expression de la distance va croissant, avec la répétition des marques de distance épistémique, qui explique l'inacceptabilité des suites entre crochets :

(1a) e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 Sa première pensée fut que c'était le volet qui frappait contre le mur. [Après vérification, il s'avéra que c'était bien ça/Après vérification, il s'avéra que c'était le voisin qui ...]

(1b) e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 Il s'imagina que c'était le volet qui frappait contre le mur. [Après vérification, il s'avéra que c'était bien ça/Après vérification, il s'avéra que c'était le voisin qui ...]

(1c) e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 Il crut, à tort, que c'était le volet qui frappait contre le mur. [Après vérification, il s'avéra que c'était bien ça].

(1d) e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 Il s'imaginait, une fois de plus, que c'était soi-disant le volet qui frappait contre le mur. [Après vérification, il s'avéra que c'était bien ça].

Ainsi, tout PDV (mais il en va du PDV comme des paroles rapportées, ou représentées, comme il est plus juste de le dire, ainsi que Roulet le fait justement observer) se lit comme une partition à double portée, à la fois comme PDV de E2, et comme élément de discours servant au narrateur à construire l'univers de discours de la fiction : c'est cette ambivalence constitutive que Genette évoquait lorsqu'il caractérisait les focalisations narratives comme un phénomène de mode (narratif), exprimant des perceptions des personnages à travers la voix du narrateur, toujours présente, mais se faisant discrète (ce qui ne veut pas dire sans effet) si elle ne marque pas de distance ou d'approbation explicites envers ses personnages¹³.

La même analyse pourrait être faite avec *il y a* et *voilà* : les modifications syntaxiques qu'entraînent ces formes ne remettent pas en cause l'analyse énonciative précédente :

(1e) e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 Il y avait un volet qui frappait contre le mur.

(1f) e1 Pierre se réveilla en sursaut. e2 Voilà que le volet frappait contre le mur !

¹³ Nous avons abordé cette question, décisive sur le plan de l'interprétation herméneutique, notamment dans Rabatel 1998, 172-188, et dans Rabatel 2000c. Nous y reviendrons à propos de la discussion de (5).

En (1e), c'est toujours Pierre qui interprète le bruit inattendu comme émanant d'un des volets de la maison (celui de la chambre¹⁴, ou plus vraisemblablement celui d'une autre pièce que celle dans laquelle se trouve le dormeur¹⁵) ; en (1f), le bruit du volet est référencié comme un bruit attendu, voire redouté, concernant soit le volet de la pièce du dormeur, soit un volet en mauvais état, propre à ce genre de désagrément...

Certes, le PDV fonctionnerait en (1), comme en (1e) et (1f), sans présentatif, même si le présentatif apporte avec lui quelque chose de spécifique, que nous appréhenderons. Pour ce faire, nous reviendrons sur les résultats de nos travaux sur *c'est* (I) en préambule à l'étude de *il y a* (II) et *voici/voilà* (III) ; enfin, nous apprécierons l'apport spécifique des présentatifs à la construction des interprétations, dans le cadre de nos hypothèses sur les mécanismes d'argumentativité indirecte et implicite à l'œuvre dans les récits (IV).

I *C'est*

Rappelons les points saillants de notre analyse de *c'est* nécessaires à notre analyse des autres présentatifs. L'analyse énonciative montre que le « présentatif » *c'est* dans les récits est, sémantiquement, un représentatif, y compris dans les cas où il est « non-représentant ». Cette valeur résulte de son aptitude à la prédication, notamment dans les emplois de relais topique (I.1). Sa valeur énonciative l'apparente à un présentatif existentiel, construit à partir d'une double mimésis, de l'objet représenté et du sujet énonciateur à l'origine de la représentation : l'objet est posé de telle façon qu'il présuppose un sujet de conscience, lequel est à son tour posé, comme sujet percevant et pensant, en étant à la source des mises en relation effectuées par *c'est* (I.2). En ce sens, *c'est* signale l'existence d'un PDV : la seule présence de *c'est* suffit à créer un embryon de point de vue, ce PDV embryonnaire se développant dans le cadre du débrayage énonciatif résultant de l'opposition des premier et second plans (I.3).

I.1 La valeur représentative de *c'est* et l'activation des mécanismes interprétatifs chez le lecteur

La valeur représentative est traditionnellement dévolue aux emplois de *c'est* représentant. En réalité, une telle valeur concerne aussi les emplois de *c'est* non

¹⁴ Interprétation classifiante : c'est un bruit de volet (et pas un bruit émanant d'une autre substance qu'un volet).

¹⁵ Interprétation qualifiante : le bruit de volet, « évident », c'est à dire déjà repéré, interprété comme tel, est qualifié comme étant celui d'un volet d'une pièce différente que celle du dormeur.

représentant, marqués par une référence situationnelle diffuse¹⁶. De plus, dans les récits, cette valeur représentative est accrue, en vertu du cumul fréquent des références anaphoriques, cataphoriques, voire déictiques. La co-présence de ces modes de référenciation active chez le co-énonciateur, (en l'occurrence, le lecteur) des mécanismes interprétatifs qui trouveront leur prolongement dans l'examen des valeurs énonciatives de *c'est*, dissociées ici pour la lisibilité de l'analyse, alors que ces valeurs représentatives et énonciatives sont, en discours, nécessairement intriquées.

La valeur représentative de *c'est* non représentant est particulièrement nette dans les incipits. En principe, à l'exception d'une référence pleinement déictique (déixis externe), *ce* ne peut construire la référence d'un objet mentionné pour la première fois (rôle réservé à l'indéfini, aux déterminants numéraux ou à la référenciation absolue par nom propre) : dans ces cas-là, le démonstratif fonctionne comme un anaphorique alors qu'il n'y a rien à sa gauche, et joue un rôle de pseudo-anaphorique, présupposant l'existence antérieure de l'objet et de l'énonciateur à l'origine de la référenciation. Mais, comme G. Philippe le remarquait, une telle interprétation n'est pas à prendre au pied de la lettre, (d'où la dénomination « pseudo-anaphorique »), ni n'épuise la possibilité d'une lecture déictique, comme si le référent existait sous les yeux de l'énonciateur, qui se trouve être le centre déictique de la référenciation ; pas plus, d'ailleurs, qu'elle n'empêche une lecture cataphorique (Philippe 1998, 54-5) : c'est bien le cas en (2) :

(2) [incipit] *C'était cette mauvaise heure crépusculaire, où, avant la nuit aveugle, on voit mal, on voit faux. Le camion arrêté dans une petite route, au fond d'un silence froid, cotonneux et humide, penchait du côté d'un fantôme de cabane. Le crépuscule salissait le ciel, le chemin défoncé et ses flaques d'eau, les vagues d'une palissade, et une haie de broussailles finement emmêlées comme des cheveux gris enroulés sur les dents d'un peigne.*
(E. Triolet *Roses à crédit* Folio, 11)

En (2), la dimension cataphorique du présentatif n'est pas seulement la résultante d'une « sursignification », mais s'appuie sur les données linguistiques. La première phrase de *Roses à crédit* présuppose pour faire sens qu'on explicite textuellement les jugements de valeur sur « cette mauvaise heure », à quoi servent les deux relatives suivantes, et, au-delà, la suite du texte. « C'était » est donc pseudo-anaphorique relativement au moment et au lieu, pseudo-déictique relativement à

¹⁶ Diffuse, dans la mesure où *ce* n'est jamais vide, y compris dans des énoncés décontextualisés du type : *C'est toi ?* (Le Goffic 1993, 142) : si la référence situationnelle s'interprète sans trop de peine en situation de face à face, en revanche son interprétation hors contexte nécessite des gloses variables, cette variabilité étant un indice du caractère diffus de la référenciation.

l'énonciateur-narrateur et au lecteur co-énonciateur, et cataphorique relativement à tout ce qui est à droite du présentatif.

Le plus souvent, l'élément anaphorisé fait l'objet d'une expansion à droite du présentatif, selon un mécanisme général de thématisation et de rhématisation qui aspectualise les différentes parties d'une perception, ou les différentes pensées suscitées par un mouvement perceptif, en sorte que l'expansion à droite du présentatif est dans une relation anaphorique méronomique avec ce qui précède, à gauche du présentatif. Cette double valeur anaphorique/cataphorique renvoie à la notion de relais topique :

(3) *Après le cinéma, ils allèrent danser dans un dancing-piscine qui se trouvait en dehors de la ville. Barner y alla sans hésiter et il était clair qu'il avait dû suivre cet emploi du temps à chacun de ses séjours à la colonie avec, à chaque fois, une nouvelle préposée à l'Hôtel Central.*

C'était [il y avait] un bungalow peint en vert, au milieu d'un bois. A cause des lanternes vénitiennes qui se balançaient en haut des arbres on y voyait comme en plein jour. Le long du bungalow se trouvait la fameuse piscine qui faisait à elle seule la célébrité du dancing. C'était une grande vasque de rochers alimentée par un ruisseau dont on avait capté le cours en scellant l'ouverture de la vasque

(Duras *Un barrage contre le pacifique* Folio, 207)

En (3), la position du premier présentatif, en tête de paragraphe, met en relief sa valeur de pivot. Cadiot 1988 puis Berthoud 1996 analysent ce phénomène à propos de *il y a* : ce présentatif introduit un élément nouveau, en position rhématique, et ouvre la possibilité d'une actualisation de l'élément nouveau, à l'égard de laquelle la séquence qui suit *il y a* joue un rôle thématique de support de la prédication¹⁷.

¹⁷ Cf. cet exemple de Berthoud : « Il y a une fille (a) qui habite en face de chez moi (b). Cette fille est belle et intelligente (c) ». (a) identifie et localise le référent, (b) propose un premier commentaire sur le référent devenu topic non marqué ; (c) attribue à cette fille un statut de topic marqué. La structure clivée installe un référent dans le discours, disponible pour une future actualisation (Berthoud 1996, 66). Selon Berthoud,

le présentatif et l'indéfini ont un rôle spécifique dans le processus de prédication d'existence. L'indéfini n'installe pas en lui-même le référent, il participe à cette installation ; il affirme que le référent introduit par l'opérateur existentiel est le premier maillon d'une chaîne de référence (au sens de Charolles (1987), un référent nouveau dont la présence n'est pas présupposée par le texte ou le contexte (situationnel ou cognitif).

(ibid., 67)

On constatera que, à propos de (3), la conclusion de Berthoud est sujette à caution : il n'est en effet pas certain que le référent annoncé par *il y a + un* ou *c'est + un* introduise un référent dont la présence n'est pas présupposée par le contexte situationnel ou cognitif, *pour peu que le référent, introduit par il y a, à l'IMP, soit dans une relation anaphorique méronomique avec ce*

Toutes choses égales, ce phénomène se produit également avec *c'est* : le « bungalow » est à la fois l'élément nouveau mis en focus, à propos duquel va être prédiqué un certain nombre d'informations : sur ce plan, *c'est* fonctionne comme *il y a*, et pourrait permuter avec lui. Toutefois, sur le plan sémantique, *c'est* apporte des informations supplémentaires, relativement à *il y a*, car il anaphorise d'une part le dancing-piscine considéré comme une entité, et d'autre part annonce la mise en focus des composants du lieu, le bungalow d'un côté, la piscine de l'autre : autrement dit *c'est* indique que le bungalow et la vasque sont dans une relation anaphorique méronomique¹⁸ à l'égard du thème-titre « dancing-piscine ». Quant au deuxième présentatif, il renforce cette lecture en jouant le même rôle de relais topique, cette fois-ci à l'égard de la deuxième partie du tout, la piscine, qui fait l'objet d'une longue description, comme on le devine, à partir de la valeur reformulative de « c'était une grande vasque »...

I.2 Valeurs énonciatives de *c'est* présentatif « existentiel » et construction de la double mimésis du sujet et de l'objet

Comme non représentant ayant une valeur concrète en contexte, le présentatif pose la présence de l'objet de discours, et présuppose l'existence de la source énonciative à l'origine de cette prédication de présence¹⁹. Cette valeur concrète joue de surcroît un rôle non négligeable dans la construction de la mimésis : en ce sens, *c'est* est un présentatif existentiel parce qu'il participe de la construction des effets de réel concernant les objets, ce qu'on pourrait appeler une *mimésis de l'objet*. De plus, comme représentant, *c'est* manifeste une tendance à l'abstraction qui construit le personnage comme une machine intellectuelle/sensitive/sensible, jouant un rôle notable dans la motivation du récit, comme si ce dernier s'écrivait sous la visée du personnage : en ce sens, la valeur abstraite²⁰ du présentatif participe également à la construction de la mimésis, mais, cette fois-ci, d'une *mimésis du sujet*, le personnage n'étant jamais aussi vrai que lorsqu'il reproduit les mouvements de pensée perceptuels, intellectuels, etc. caractéristiques de

qui précède. Bref, l'anaphore associative revient à signaler au lecteur qu'il doit considérer le référent discursivement présenté comme nouveau comme étant en relation contextuelle avec ce qui précède (à charge pour le lecteur de préciser la nature de cette relation). Nous reviendrons sur cette importante question à propos d'*il y a*.

¹⁸ Relation de type partie/tout, dans l'anaphore associative, et relevant de la coréférence partielle : en (3), cela signifie que « bungalow », qui est lexicalement nouveau, est une anaphore coréférentielle ; mais la coréférence avec le « dancing-piscine » n'est pas totale, le bungalow n'étant qu'un élément de la totalité. Pour une description plus détaillée, cf. *infra*.

¹⁹ Cette valeur présupposante de *c'est* est selon Léard 1992 un trait sémantique caractéristique, par opposition au caractère rhématisant de *il y a* : cf. Léard 1992, 45, 80, notamment.

²⁰ Cf. Rabatel 2000b, 60-61 et note 12 : la valeur abstraite de *c'est* (généralisation) s'oppose à la valeur concrète de *il* (particularisation) : cf. Tamba-Mecz 1983.

l'« humain ». La signification que nous donnons à cette notion de présentatif existentiel déborde celle que Morel et Danon-Boileau réservent à *j'ai, tu as, on a, nous avons, vous avez*, équivalents de *il y a*. *C'est* est donc doublement existentiel, parce que le contenu propositionnel des énoncés sous la portée du présentatif pose l'existence des objets de discours, *et* présuppose celle du sujet à l'origine de cette référenciation, *et aussi* parce que le dire active des mécanismes inférentiels qui posent l'existence du sujet de conscience.

Les présentatifs à valeur cataphorique dans les incipits servent à créer un effet de réel en garantissant la réalité du référent, tout en garantissant la réalité de la source énonciative à l'origine de la prédication sur le référent, comme si le texte faisait d'une pierre deux coups :

(4) *C'était un endroit charmant. Douillet, calfeutré. Il y avait une grande cheminée, dont le linteau portait une inscription gravée dans le granit. On pouvait déchiffrer : 1690... Restaient deux lettres illisibles les initiales du maçon, ou du premier propriétaire de la maison, peut-être.*

(T. Jonquet *Comédia* Romans Payot 1988, 9)

Cet incipit *in medias res* pose la réalité des perceptions de telle façon qu'elle présuppose l'existence d'un personnage qui est à l'origine de ces dernières, en l'occurrence, le héros, Comédia. Ce type de marquage étique (implicite, cf. Genette 1983, 47) fonctionne on ne peut mieux dans les incipits avec un personnage focal, où il joue une fonction essentielle dans la constitution du pacte de lecture. L'avantage de ces débuts est donc non seulement de présenter comme connu un objet vu pour la première fois, il est aussi, et surtout, de présupposer l'existence préalable d'un sujet de conscience, sujet des perceptions et/ou des pensées.

Mais les emplois anaphoriques de *c'est* vont plus loin que la simple présupposition d'existence de l'énonciateur. En effet, alors que, précédemment, le sujet de conscience était *présupposé*, il est ici *posé* au travers du mode de donation anaphorique des référents. Cette construction opère d'abord à partir des traces énonciatives multiples affleurant lors de la référenciation des objets. Elle joue ensuite sur les mécanismes intellectuels activés par les mises en relation indiquées par *c'est*, à sa gauche et à sa droite. L'ensemble de ces marques linguistiques et de ces mécanismes inférentiels construit puissamment le sujet de conscience percevant *et pensant*. C'est ce que montre la référenciation de Bionnas, en (5) :

(5) *En contraste avec la brise fraîche de la nuit, une odeur d'huile chaude monte de la machine. C'est l'odeur de Bionnas. Il faut quitter au plus vite cette ville puante. Busard ne pénétrera jamais plus dans une usine.*

(R. Vailland 325 000 francs Le Livre de poche, 162)

Busard, le sujet de conscience n'est pas d'abord mentionné, pas plus que le texte n'indique un procès de perception : mais c'est le focalisateur contextuellement saillant, comme l'indique le narrateur, à la fin de (5), en précisant que « Busard ne pénétrera jamais plus dans une usine » : par inférence, le lecteur attribue les perceptions à Busard. En (5), l'odeur de Bionnas est donc insupportable à Busard, et c'est elle, et tout ce qu'elle représente par métaphore et par métonymie comme avenir bouché, qu'il entend « fuir au plus vite », comme si la décision de fuir était en relation directe et immédiate avec cette perception olfactive : certes, l'odeur d'huile chaude existe indépendamment de Busard, mais elle est transmise au lecteur à travers le prisme cognitivo-perceptif de ce dernier. C'est ce qu'indique *c'est* : il fonctionne ici comme anaphore conceptuelle, renvoyant à un mixte de perceptions (dégoutées) et de pensées (décidées) qui annoncent l'imminence de son départ.

La dimension généralisante, conceptuelle et multidirectionnelle des relations prédiquées par *c'est* représentant participe stratégiquement à la création d'un sujet de conscience. Cette dimension est redoublée par la dimension conceptuelle des temps les plus fréquemment utilisés avec *c'est*, soit un IMP à valeur méronomique, soit un présent à valeur interprétative (Smith 1993, 27, 34-37). Ainsi, dans les énoncés narratifs hétérodiégétiques, d'une manière générale, et par défaut, dès lors qu'apparaît un débrayage énonciatif, corrélé à la valeur anaphorique méronomique de l'IMP, les objets du discours dans la prédication qui suit *c'est* (représentant ou non représentant) sont présentés comme s'ils existaient pour le locuteur-énonciateur. En ce sens, *c'est* s'apparente à un présentatif doublement existentiel, pour l'objet et pour le sujet.

Certes, comme l'analyse de (1) l'a montré, le narrateur partage cet écœurement, en l'absence de marque de distanciation. Mais si le narrateur rapporte le PDV de Busard de manière consonante, il fait entendre une distance énonciative et épistémique entre le début de (5), rapporté par des présents de visée sécante et la dernière phrase, au passé simple de visée globale : ce tiroir temporel indique que le narrateur entérine la décision de Busard (décision dont le texte ferait l'économie, laissant au lecteur le soin de l'inférer), ou que le narrateur omniscient annonce d'emblée (et quasiment à l'insu de Busard) une décision en germe, qui n'a pas encore été menée totalement à son terme : avec l'ellipse comme avec la prolepse (Genette 1983), on mesure les différences de visée et les différences épistémiques entre les énoncés comprenant des formes de visée sécante et les énoncés comportant des formes de visée globale : si la voix du narrateur est bien évidemment partout présente, elle affleure néanmoins plus ou moins fortement, inversement proportionnelle à l'émergence de la « voix » ou, à mieux dire, du PDV du sujet de conscience.

Parler de valeur représentative et de valeur énonciative de *c'est* revient à parler d'un même phénomène, qui trouve sa quintessence, semble-t-il, dans l'expression du PDV. Si donc *c'est* est à plusieurs titres un marqueur existentiel multipolaire, posant l'existence, la présence de l'objet, présupposant et posant l'existence voire la présence du sujet, selon les modes de donation des référents et les mécanismes inférentiels activés, si *c'est* embraye si naturellement sur un PDV, il n'en reste pas moins que le PDV n'a pas besoin du présentatif pour exister, comme on l'a vu à propos de (1) : quelle est donc, dans ce cas, la spécificité de *c'est* ?

I.3 La valeur surajoutée de *c'est* dans le marquage du point de vue

Quel est le rôle de *c'est* en l'absence des principaux paramètres du PDV ? On pourrait considérer que cette interprétation de la valeur représentative-énonciative de *c'est* tient davantage à l'effet de halo résultant de l'opposition fonctionnelle des plans qu'au présentatif lui-même. Certes, cette valeur du présentatif est d'autant plus sensible que les paramètres linguistiques du PDV sont présents : dans ce cas, le débrayage énonciatif est tel qu'on se trouve face à un authentique PDV représenté. Néanmoins, lorsque le tiroir temporel du présentatif ne favorise pas le débrayage énonciatif, la valeur représentative-énonciative du présentatif est telle que les événements sont appréhendés sous la perspective du focalisateur, par une sorte d'empathisation du narrateur sur le personnage. Alors, les événements rapportés sous une forme de premier plan sont certes appréhendés de manière globale, mais cette appréhension est celle du personnage focalisateur, sujet de l'énoncé. Autrement dit, en l'absence de débrayage énonciatif, les événements appréhendés par le personnage renvoient à un embryon de PDV représenté, c'est à dire à un PDV raconté²¹.

I.3.1. Tout présentatif dont l'auxiliaire est au PS est inapte à exprimer un PDV représenté du personnage. Mais cela n'empêche pas que le narrateur puisse, à l'intérieur du premier plan, empathiser sur un personnage : dans ce cas, on est face à un embryon de PDV sans débrayage énonciatif, c'est à dire un PDV raconté :

(6) [incipit de chapitre] Ce fut le jour le plus terrible de sa vie. Jusqu'ici, elle était parfois désespérée de ne pas avoir ce qu'elle désirait ; ce jour-là, elle avait perdu ce qu'elle avait eu : le bonheur.

(E. Triolet *Roses à crédit* Folio, 212)

²¹ Cf. Rabatel 2000a, 209-212 : le PDV raconté correspond à un marquage empathique sur un des acteurs de l'énoncé, dont le texte adopte la perspective, sans pour autant aller jusqu'à un débrayage énonciatif caractéristique du PDV représenté.

En (6), le PS est, parmi d'autres indices, la marque du savoir du narrateur sur les événements et sur les personnages : les commentaires, jugements du narrateur, assortis de la forme verbale du présentatif au PS, bloquent l'interprétation du fragment comme pensée représentée du personnage²² : les pensées sont rapportées en (6) dans une sorte de psycho-récit plutôt mimétique. La conjonction du morphème de focalisation et de l'auxiliaire au PS concourt à la création d'une forme récapitulative, sorte d'anaphore résumante ou conceptuelle, qui introduit à des jugements abstraits assumés par le narrateur. En revanche, il suffit de transformer le PS en IMP pour rendre possible l'interprétation des énoncés à droite du présentatif comme l'expression du PDV du personnage, et pour que le psycho-récit soit transformé en un PDV représenté :

(6a) *C'était le jour le plus terrible de sa vie. Jusqu'ici, elle était parfois désespérée de ne pas avoir ce qu'elle désirait ; ce jour-là, elle avait perdu ce qu'elle avait eu : le bonheur.*

Le PDV est incontestable, en (6a) : le lecteur accède directement aux pensées de Martine. Néanmoins, si le PDV est moins sensible en (6) qu'en (6a), il existe : en (6), le narrateur envisage les événements à partir de la perspective de Martine (ce pourquoi nous parlons de psycho-récit plutôt mimétique), en sorte qu'on se trouve là face à un processus d'empathisation du narrateur sur Martine, donc face à un PDV raconté qui est l'indice d'une « pensée avec » (selon une formule empruntée à D. Cohn), qui ne va pas jusqu'à l'expression d'une pensée *de* Martine (=PDV représenté).

I.3.2 Lorsque l'auxiliaire est au présent, et que ce présent peut permuter avec des PS, le présentatif s'accommode tout aussi mal de l'expression du PDV représenté du personnage. La structure clivée avec *c'est* à valeur cataphorique correspond à un premier plan à valeur informative ; toutefois, du fait du présentatif, ce premier plan indique un mouvement d'empathie du narrateur à l'égard de Lewka, et donc un PDV raconté :

(7) *Lewka s'en fut roder dans les rues seul avec son chagrin affreux.*

Ce n'est que [= ce ne fut que] *vers le soir, n'y tenant plus, n'en pouvant plus de ce tête-à-tête avec ses idées noires, qu'il grimpa chez Cora, dans son atelier, comme il passait par là, rue de la Paix.*

(E. Triolet *Le Monument* Folio, 46)

²² Il se peut que les jugements du narrateur soient partagés par les personnages (on est alors dans une situation de consonance -Rabatel 1998, 173ss ou de « vision avec » -cf. pour une analyse de cette notion de Pouillon, souvent mal comprise, Rabatel 1997, 27s, 31, 35.

I.3.3 Dès que l'auxiliaire au présent exprime une visée sécante, il embraye sur un PDV ; cet embrayage est encore plus net lorsque le présentatif au présent est immédiatement suivi d'autres tiroirs temporels à l'IMP, qui développent la perception représentée, comme on le voit en (8) :

(8) *[début de paragraphe, le paragraphe précédent ayant mentionné « l'église Sainte-Barbe, une église désaffectée », treize lignes auparavant] C'est à l'intérieur de l'église qu'il y avait les sculptures avec lesquelles Lewka et Leïla étaient devenus familiers. [suit une description des sculptures et tableaux sur une page] C'est [= c'était] ici que Lewka et Leïla s'embrassaient dans l'ombre teintée de toutes les couleurs des vitraux, le rouge, le bleu, le vert, le jaune, avec l'intensité à jamais perdue au fond de la vie.*

Était-ce à cause de ce peuple de statues, les unes blanches, maigres, droites, les vêtements collés au corps, d'autres peintes, le corps désarticulé, les vêtements flottants... était-ce à cause de toutes ces statues parmi lesquelles il avait grandi, que Lewka avait voulu devenir sculpteur ?

(E. Triolet *Le Monument* Folio, 32s)

(8) montre que *c'est* peut être remplacé par un IMP, en concordance avec le deuxième IMP de l'énoncé. Il n'est pas indifférent que le paragraphe suivant commence par le même présentatif, à l'IMP, et sous la forme interrogative, comme si d'une forme du présentatif à l'autre, il y avait une progression dans le PDV de Lewka, passant successivement de perceptions réexpérenciées diffuses à des pensées plus distinctes sur les motifs de sa trajectoire artistique (le trajet est également marqué par le passage de la valeur informative du premier présentatif à la valeur explicative du second).

I.3.4 L'embrayage sur un PDV représenté par le présentatif *c'est* va de pair avec les formes verbales de visée sécante (présent de visée sécante, associé à d'autres formes verbales à l'IMP, ou IMP seuls) :

(9) *Mais elle jeta un cri, un nouvel éclair l'avait aveuglée [= Christine] ; et, cette fois, elle venait de revoir la ville tragique dans un éclaboussement de sang. C'était une trouée immense, les deux bouts de la rivière s'enfonçant à perte de vue, au milieu des braises rouges d'un incendie.*

(Zola *L'œuvre* Folio, 31)

Cet exemple illustre on ne peut mieux le rôle d'embrayage du PDV du personnage joué par le présentatif. Certes, il existe, en amont du présentatif, des énoncés à l'IMP ou au QQP. Mais ces énoncés de second plan expriment un second plan descriptif et commentatif, dont le narrateur est le responsable (tout comme il est responsable des qualifications « ville tragique » et « éclaboussement de

sang »²³). Par conséquent, dans ces premiers énoncés de second plan, le personnage est « vu ». En revanche, après le présentatif, il est « voyant ».

Ainsi, les valeurs énonciatives de *c'est*, corrélées avec sa plasticité syntaxique (cf. Chevalier 1969, 88ss), expliquent sa valeur représentative, et son rôle dans le marquage du PDV. Cette valeur joue constamment, mais avec une force variable. En effet, avec les formes de visée globale, *c'est* est plutôt un marqueur d'empathie dans le premier plan, à l'origine de PDV racontés ; avec les formes de visée sécante, le débrayage est si net que *c'est* contribue pour une part décisive, à la densification du PDV représenté, sur le plan du *dit* comme sur celui, tout aussi décisif, du *dire*. Bref, les valeurs représentatives sont plutôt indépendantes de la forme de l'auxiliaire, alors que la valeur énonciative du présentatif est plus directement dépendante des tiroirs temporels²⁴. Toutefois, les valeurs représentatives sont elles-mêmes surchargées de subjectivité, dans la mesure où les prédications mises en focus par *c'est* font l'objet de mises en relations multidirectionnelles, en fonction des modes de donation de la référence et en fonction de la logique du récit, qui veut que le lecteur construise en permanence du sens en opérant les connexions pertinentes. Or, comme on l'a vu, cette activité sémiotique du lecteur, alimentée par la machine textuelle, est de nature à compenser partiellement le déficit énonciatif avec *ce fut* : ce qui explique les interprétations en terme de PDV raconté, qui font droit à un mouvement empathique sur un acteur de l'énoncé, sans aller jusqu'au débrayage énonciatif.

II *Il y a*²⁵

Sur la base de l'acquis de *c'est*, il convient d'examiner si ces valeurs énonciatives se retrouvent avec *il y a*, puis *voici/voilà*, en dépit de leur moindre aptitude à la prédication. Nous ne reprendrons pas la totalité de la démonstration, nous

²³ Quand bien même ces qualifications expriment une consonance avec le PDV de Christine, comme semble le souligner le présentatif. Toutefois, cette continuité qu'indique le présentatif peut s'interpréter fort différemment. Soit elle vise une continuité de type situationnel, et donc elle indique la continuité des réactions et des visions de Christine, suite aux éclaircissements mentionnés par l'énoncé : il s'agit dans ce cas d'une continuité par rapport au *dit*, qui n'implique pas nécessairement une communauté de vision. Soit la continuité se fait par rapport au *dire*, et c'est dans ce cas, tout particulièrement, que l'on est fondé à parler de consonance énonciative.

²⁴ Remarquons en passant que la quasi totalité des (nombreux) exemples de Roubaud laissent de côté l'IMP, comme le confirme le tableau récapitulatif (Roubaud 2000, 216), les tiroirs verbaux se répartissant autour du présent (plus de 66%), du passé composé (plus de 26%), puis du conditionnel et du futur : curieusement, l'IMP réapparaît dans les quelques exemples en situation de contraste, dans des contextes discursifs expansés (*ibid.* 241).

²⁵ On se limitera aux emplois dans lesquels *il y a* est présentatif, et laissera de côté ceux où il équivaut à un prépositionnel (il est parti *il y a* huit jours).

contentant de constater l'existence de valeurs représentatives-énonciatives analysées au préalable.

Il y a semble *a priori* un présentatif rebelle à l'expression d'une valeur énonciative/représentative, dans la mesure où

dans une perspective ontologique, il atteste l'existence ou la non-existence d'un phénomène, lequel n'a pas besoin d'être déterminé, et encore moins, référé
(Chevalier 1969, 85)

Cette affirmation est plus ou moins vraie, selon qu'on se limite au présentatif suivi d'un groupe nominal²⁶, ou qu'on s'intéresse aux emplois où *il y a* permet une prédication sur le référent (*il y a* + SN + relative, ou *il y a* + SN + de + adjectif qualificatif), comme l'indique cet exemple emprunté à Damourette et Pichon :

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui étoient bien vieux, et qui n'avoient jamais eu d'enfants
(Nodier Trésor des fèves et fleurs des rois, cité in Damourette et Pichon 1911-1940 T. IV, 513)

Damourette et Pichon observent qu'

On ne vient pas affirmer l'existence de ces gens, on se contente de les poser comme des personnages qui vont jouer un rôle dans la réalité considérée [...] il y a exprime l'introduction d'une substance dans la réalité considérée comme devant y jouer éventuellement quelque rôle.
(*ibidem*, 516s)

Cette interprétation d'*il y a*, qui le rend si proche de l'unipersonnel *il est*, signifie qu'*il y a* exprime une forme abstraite et intellectuelle d'ostension, de nature interprétative, valant pour l'énonciateur comme pour le co-énonciateur. En l'occurrence, *il y a* ne porte pas sur l'existence d'un homme et d'une femme en général, mais sur un homme et une femme pauvres, vieux et sans enfants, et, qui plus est, sur un univers de discours relevant du discours « exemplaire » (cf. les généralisations propres aux contes, aux fables, et, en général, aux discours édifiants).

²⁶ Au demeurant, même dans ce cadre, *il y a* peut s'accommoder (rarement, il est vrai, selon le corpus de Bichard) de séquences nominales avec SN définis ou SN démonstratifs et possessifs. Souvent, les SN définis, quant ils n'indiquent pas la notoriété, la généricité, servent à présenter le référent en focus comme nouveau, avant de jouer le rôle de thème support de la prédication qui suit : « *il y a le plombier qui vient ce matin* ».

On a vu plus haut (note 17) que, contrairement à ce qu'écrivait notamment Berthoud (1996, 67, 88-89) nous prenions nos distances avec l'idée qu'*il y a* introduirait un référent nouveau dans le discours, sans que ce dernier soit impliqué par un quelconque élément contextuel (situationnel, cognitif ou discursif) : il est faux de prétendre que « il y a un homme dans ma chambre » implique la non-présence des énonciateurs (Berthoud 1996, 88) : la preuve en est que cet énoncé est compatible avec « ben dis donc... », « viens voir... », etc. Cette trace de l'énonciateur et du co-énonciateur est d'ailleurs en congruence avec la remarque de Berthoud selon laquelle *il y a* introducteur d'un nouveau topique peut équivaloir à un marquage

à l'aide d'un verbe de perception tel que je/tu vois un X... (introduction du topic), j'entends un X ou je/tu vois un X qui... , j'entends un X qui... (introduction d'un événement à propos du topic).

(Berthoud 1996, 71)

Il y a possède une valeur représentative indéniable, en raison de son rôle dans les prédications dont il est le support, et aussi en raison de sa fonction de relais topique : *il y a* construit l'existence du support de la prédication dans le préambule, et, dans le rhème, il construit la prédication existentielle (Morel et Danon-Boileau 1998, 139). De plus, le tiroir temporel contribue à cette valeur représentative avec l'IMP méronomique. Ce processus anaphorique associatif est tel qu'*il y a* ne peut se contenter de poser l'existence de l'objet, et que le lecteur est amené à s'interroger sur la pertinence des informations données, relativement à l'énonciateur.

Dans les récits à la troisième personne, *il y a* se trouve dans des énoncés indiquant un PDV, et de ce fait, l'existence des objets y est posée sous la portée d'une origine énonciative particulière, et donc, à ce titre, potentiellement sujette à caution. Or cette origine énonciative est masquée au maximum, l'existence des objets présentés se donne pour objective alors qu'en réalité, le mode de donation des référents et les inférences indiquent le plus souvent un « regard du locuteur », ou, en l'occurrence, un regard de l'énonciateur toujours plus ou moins empreint de subjectivité :

(10) Est-ce que Maigret fit un léger signe d'assentiment ? Il ne s'en rendit pas compte. Il était trop fasciné par l'atmosphère de cette maison et plus encore par cette femme, derrière la douceur de qui il devinait une prodigieuse énergie.

Il n'y avait pas une fausse note en elle, ni dans ses vêtements, ni dans son maintien, ni dans sa voix. On se serait plutôt attendu à la rencontrer dans quelque château ou, mieux, dans une de ces vastes maisons de province qui sont comme les musées d'une époque révolue.

(Simenon Maigret et la Grande Perche UGE Poche / Presses de la Cité, 40)

Il y a introduit certes un objet du discours nouveau, mais, dans le même temps, l'information, qui sera reformulée dans la phrase suivante, est également en elle-même une reformulation de la fascination exprimée au début du paragraphe précédent, en sorte que *il y a* fonctionne à la fois comme cataphorique (par rapport à l'absence de fausse note dans les vêtements, le maintien, la voix), comme anaphorique (par rapport à cette énergie, « prodigieuse » parce que « sans fausse note »), voire comme déictique (en référence à la valeur « démonstrative » de *il y a*, cf. GFC 1964, 85)²⁷ : c'est toute la différence entre « une prodigieuse énergie » qui n'est que « devinée », au premier abord, et cette absence de fausse note constatée, après examen. Ainsi, la valeur existentielle de *il y a* fonctionne dans un cadre construisant des effets de réel, en sorte que, comme avec *c'est*, *il y a* construit indissociablement une mimésis de l'objet et une mimésis du sujet.

A tous ces titres, *il y a* est représentatif. Il manifeste également une valeur énonciative incontestable, si l'on prend en compte la valeur de la négation. En effet, la négation qui affecte le présentatif est une négation polémique (comme si Maigret répondait à un énonciateur qui se ferait l'avocat du diable), ce qui confirme la valeur subjectivante du PDV²⁸. On pourrait d'ailleurs rajouter un *maintenant*, un adverbe d'énonciation soulignant l'origine de cette prédication à valeur non seulement descriptive, mais encore interprétative (ce pourquoi les occurrences de *il y a*, pourraient également être précédées d'un verbe de perception et/ou de procès mental : « il remarqua qu'il n'y avait pas une fausse note en elle », etc.). Cette valeur énonciative-représentative explique que *il y a* apparaisse souvent dans les monologues intérieurs, en (11), ou donne aux énoncés descriptifs de (12) une coloration subjective telle que ces descriptions en apparence objectives équivalent également à une sorte de parole intérieure embryonnaire²⁹ :

(11) [début de paragraphe, à l'intérieur d'un monologue intérieur] Il y avait sa femme : rien d'autre ne lui avait été donné par la vie. Elle avait été vendue douze dollars. Abandonnée par l'acheteur à qui elle ne plaisait plus, elle était venue chez lui [= Hemmelrich] avec terreur, pour manger, pour dormir ; mais au début elle ne dormait pas, attendant de lui la méchanceté des européens dont on lui avait toujours parlé.

²⁷ On retrouve ce cumul de référenciations anaphorique + cataphorique + déictique dans l'exemple (12), autour de l'occurrence de *il y avait*.

²⁸ Cf. la valeur restrictive de la négation dans l'exemple suivant :

- Tout ça, c'est de la rig'lade, répondit Katow à voix presque basse. Ils n'ont qu'à attendre. Le jour est pour eux.

Il n'y avait que cinq blessés couchés dans la pièce ; ils ne gémissaient pas : deux fumaient, en regardant le jour apparaître entre le mur et les matelas.

(Malraux *La Condition humaine* La Pléiade, 1947, 382).

²⁹ Cf. Rabatel « Monologue intérieur, discours direct libre, discours indirect libre et point de vue : des pratiques littéraires de la parole intérieure aux analyses narratologiques et aux praxis linguistiques » (à paraître).

(Malraux *La Condition humaine* La Pléiade 1947, 312)

En (12), les énoncés introduits par les formes soulignées correspondent en effet au PDV de Janvier. Les paraphrases entre crochets accréditent l'idée que le présentatif présuppose l'existence d'un sujet de conscience percevant et/ou pensant : ce n'est d'ailleurs pas un hasard que ces présentatifs soient suivis par des *on* pronoms personnels, sujets de verbe de perception et/ou de procès mental coréférent au sujet du PDV : les *on* soulignés coréfèrent à Janvier³⁰, ce qui n'est pas le cas du *on* indéfini précédant le présentatif, « on avait trouvé un revolver » se rapportant à un quelconque policier :

(12) *Janvier avait ouvert deux étuis à fusil en cuir, et un des hommes de l'Identité Judiciaire avait examiné les armes.*

-Elles vous appartiennent ?

-Elles appartenaient à mon beau-père. Je n'ai jamais chassé.

Une heure plus tôt, dans la chambre de Guillaume, on avait trouvé un revolver qui avait été examiné, et que Maigret avait placé dans le tas d'objets à emporter pour vérifications ultérieures.

Il y avait [il observait qu'il y avait, il se disait qu'il y avait] de tout, dans ce tas-là, y compris les fiches professionnelles du dentiste et, provenant d'un bonheur-du-jour, dans la chambre de la vieille dame, le certificat de décès de son mari et celui de sa première bru.

On voyait aussi un complet auquel Janvier avait remarqué un léger accroc à la manche, et que Guillaume Serre prétendait ne pas avoir porté depuis une dizaine de jours.

On errait parmi les vieilles malles, les caisses, les meubles boiteux qui avaient été montés au grenier parce qu'ils ne servaient plus.

(Simenon *Maigret et la Grande Perche* UGE Poche / Presses de la Cité, 122)

Du fait que ces énoncés correspondent au PDV de Janvier, ils correspondent en effet à une sorte d'équivalent d'un discours direct non prononcé, autrement dit une sorte de discours intérieur : « Tiens, il y a vraiment de tout dans ce tas-là, etc. ».

Dans nos exemples, l'auxiliaire est à l'IMP, tout comme les procès à droite du présentatif. Toutefois, le présent ne bloquerait pas le PDV représenté : en effet, on transposerait les IMP par des présents que cela ne changerait rien au débrayage énonciatif. Il ne serait d'ailleurs pas nécessaire de transformer tous les temps : seul *il y avait* pourrait commuter, sans que cela n'affecte la nature de ces pensées représentées au DIL :

³⁰ Bien sûr, on peut inclure des focalisateurs additionnels ; néanmoins ces derniers sont hiérarchiquement subordonnés au PDV de Janvier. En revanche, le premier « on » n'inclut pas Janvier.

(11a) *Il y a sa femme : rien d'autre ne lui avait été donné par la vie. Elle avait été vendue douze dollars. Abandonnée par l'acheteur à qui elle ne plaisait plus, elle était venue chez lui avec terreur, pour manger, pour dormir ; mais au début elle ne dormait pas, attendant de lui la méchanceté des européens dont on lui avait toujours parlé.*

La commutation de *il y avait* avec *il y a* a pour résultat de dramatiser le monologue intérieur, ce qui revient à mettre en relief la corrélation de la valeur existentielle de *il y a* avec sa valeur énonciative : cette corrélation est nette également si l'on prend en compte le caractère rare (0,5% du corpus de Bichard 1997) de la séquence *il y a* + prédéterminant possessif + SN : on comprend bien la rareté du tour, puisque *il y a* présente (en général) les référents sans les déterminer. Selon la *GLFC*, *il y a* affirme l'existence d'un fait inconnu de l'auditeur ou du lecteur (1964, 85) : en (11), le possessif avec *il y a* renvoie nettement à une valeur énonciative contrastive qui pourrait être paraphrasée ainsi : « si pour vous, l'essentiel c'est la dimension collective de la lutte pour la liberté, pour moi, l'essentiel, c'est un individu : ma femme » ; autrement dit (11) est une réponse (une justification) à une sorte de mise en demeure.

La valeur énonciative de *il y a* est encore plus nette lorsqu'il entre dans des constructions segmentées expressives :

(13) *Voilà longtemps que la jeune Lily (cinq ans) tourmente sa pauvre mère pour obtenir l'autorisation d'assister à la messe avec sa bonne. [...] La consommation du sacrifice la scandalise un peu : ce prêtre qui boit du vin blanc en tournant le dos au monde lui fait l'effet de manquer d'éducation.*

Mais surtout, c'est la communion des fidèles qui l'amuse le plus.

Et, au déjeuner, comme on l'interroge à ce sujet, Lily explique :

-Eh bien, voilà : il y a des bonnes femmes qui s'a approché et pis qui s'a mis à genoux. Alors, le curé a venu avec un grand pot en or, et pis il a mis un cachet d'antipyrine dans la bouche des bonnes femmes.

(A. Allais *Et verbum...*, in *Oeuvres Anthumes* Bouquins Laffont 1989, 217)

En (13), on note une abondance de présentatifs discontinus *voilà... que, c'est...qui et il y a... qui*, sans compter le *voilà* -qui sert de support aux prédications première et seconde introduites par *il y a... qui*-, et qui est lui-même en position de pivot (cataphorique par rapport à *il y a*, et anaphorique par rapport à la scène vue). Une telle profusion signe l'oralité du discours, qui plus est d'un discours enfantin, aux prises avec une réalité inconnue. Mais cet exemple ne nous intéresse pas directement pour ces marques dans le discours direct, qui ne correspondent pas à notre approche du PDV dans les « phrases sans parole » : si nous le citons, c'est parce qu'on observe une contamination du récit par la vision de Lily, comme si la narration épousait le PDV de Lily, avant qu'elle ne parle : ainsi des présentatifs

discontinus « *voilà* longtemps *que* » et « *c'est* la communion *qui...* » (ou encore de la mise en relief « *ce* prêtre *qui* boit du vin ») : ces présentatifs supports de nombreuses prédications témoignent des aptitudes de *il y a* (mais aussi de *voilà*) à exprimer le PDV³¹, en vertu de leurs valeurs représentatives et énonciatives, dans le récit, en sorte qu'il est hasardeux de dire, sauf à se contenter d'exemples décontextualisés, qu'*il y a* marque « l'émergence pure d'un phénomène » (Chevalier 1969, 85).

III *Voici/voilà*³²

Voici, ou *voilà* ont un caractère démonstratif nettement affirmé, et sont donc considérés comme des « présentatifs purs ». Mais là aussi il faut considérer les différences d'emplois, selon que l'on ait des structures *voici/voilà* + SN équivalentes à une phrase complète, ou des structures avec présentatif discontinu se prêtant plus facilement à la prédication, et, de ce fait, manifestant des valeurs représentatives et énonciatives plus nettes³³, dans la mesure où les opérations de modalisation renforcent les valeurs aspectuelles de *voici/voilà*³⁴. Cela dit, dans les récits, même les structures avec séquence nominale manifestent ces valeurs c'est pourquoi *voici/voilà* se prêtent aussi à l'embrayage du PDV : la présentation/monstration y apparaît en effet comme résultant d'une intentionnalité en forte congruence avec la notion de représentation.

Dans les récits, *voilà* est plus fréquent que *voici*, dans la mesure où l'opposition entre proximité et éloignement n'est plus guère pratiquée, au détriment de *voici*. Néanmoins, *voici* se rencontre parfois :

³¹ Ce PDV de Lily serait également sensible y compris avec des formes relevant du premier plan :

(13a) Eh bien, voilà : il y eut des bonnes femmes qui s'approchèrent et pis qui se mirent (* se métèrent) à genoux. Alors, le curé vint avec un grand pot en or, et pis il mit un cachet d'antipyrine dans la bouche des bonnes femmes.

La forme fautive « *se métèrent » (cf. les PS fantaisistes chez San-Antonio), que nous mentionnons ici pour rendre sensible, sur une forme verbale seulement, la voix de Lily indique bien que, malgré les formes de PS, l'événement est raconté d'après la perspective de Lily, comme le confirment la présence des périphrases et l'oralisation de « puis ».

³² Comme pour *il y a*, nous écartons ici les emplois prépositionnels de *voici/voilà* : cf. Léard 1992, 140ss.

³³ Cf. Léard 1992, 118s.

³⁴ Valeurs aspectuelles dont on a vu, avec *c'est*, combien elles étaient importantes dans le marquage du PDV.

(14) *Martine, dans un demi-sommeil sous le grand chêne, sentait les bras de Daniel autour d'elle. Une encre mauve coulait autour de ses yeux. Quand elle se réveilla tout à fait, elle se remit à marcher.*

Voici la cabane. La bicyclette était toujours là, appuyée aux vieilles planches. Les enfants avaient disparu... Martine hésita, mais n'osa pas frapper à la porte. Tant pis ! Elle continuait à marcher, arriva à la hauteur de la route nationale et se mit à la longer...

(E. Triolet *Roses à crédit* Folio, 69)

Cet exemple de *Roses à crédit* est un des rares que nous ayons rencontrés associant *voici* à un PDV du personnage dans un texte hétérodiégétique. En effet, du fait de la valeur de proximité de *voici*, il semble que cette forme appelle la première personne. C'est pourquoi on rencontre *voici* embrayant sur un PDV dans les récits homodiégétiques :

(15) - *A l'imprimerie.*

Nous posons nos revolvers sur la banquette, à portée de la main. La ville semble fort calme... A peine notre course nous laisse-t-elle distinguer, comme des raies, les lumières électriques que nous dépassons, et, plus loin, les échoppes de planches mal jointes qui laissent passer une faible clarté. Pas de lune, pas de maisons découpées. La vie est collée au sol : quinquets, marchands ambulants, gargotes, lampes à la flamme droite dans la nuit chaude et sans air, ombres rapides, silhouettes immobiles, phonographes, phonographes... Au loin, pourtant, des coups de fusil.

Voici l'imprimerie. Notre imprimerie. Un long hangar... A l'intérieur, la lumière est si intense que nous sommes d'abord obligés de fermer les yeux.

(Malraux *Les conquérants* La Pléiade 1947, 123)

Voilà se prête particulièrement bien à l'expression des pensées qui sont présentées comme le résultat d'un événement ou de perceptions antérieurs explicites ou suggérés. Tout comme les autres présentatifs, il présuppose donc l'existence d'un sujet de conscience, et invite le lecteur à suivre les agissements et pensées de ce dernier comme s'il y assistait en direct³⁵ : cette illusion mimétique est nette dans l'exemple précédent (comme si le lecteur suivait le regard du personnage, et comme si le temps de la narration imitait le trajet à l'imprimerie), tout comme en (16) :

(16) *Voilà qu' il se trompait encore de chemin, qu'il devait revenir sur ses pas. Enfin, il entra à l'hôtel où, ce midi, les bruits de fourchettes n'étaient pas accompagnés du murmure ordinaire des conversations. Tout le monde le regardait. Il remarquait, lui, qu'Adèle n'était pas là et il allait s'asseoir à table.*

(Simenon *Le coup de lune* Presses Pocket, 30)

³⁵ En l'absence de focalisateur saillant, *voilà* produit un effet de dramatisation au compte du narrateur : cf. « Et voilà que soudain, du désert s'éleva une voix » (Charaudeau 1992, 318).

Tous les présentatifs discontinus sont évidemment très présents dans les monologues intérieurs, DIL, PDV :

(17) [début de paragraphe, après une longue discussion de politique générale entrecoupée de considérations concrètes sur un certain nombre de camarades de combat] Voilà vingt ans que Scali entendait parler de « notion de l'homme ». Et se cassait la tête dessus. C'était du joli, la notion de l'homme, en face de l'homme engagé sur la vie et la mort ! Scali ne savait décidément plus où il en était. Il y avait le courage, la générosité - et il y avait la physiologie. Il y avait les révolutionnaires - et il y avait les masses. Il y avait la politique - et il y avait la morale.

(Malraux *L'Espoir* La Pléiade 1947, 790)

Le fait que *voilà* tende de plus en plus à remplacer *voici* est en congruence avec notre analyse des présentatifs : *voilà* correspond non seulement à un emploi anaphorique, mais il peut également remplacer *voici*, en lui conférant une valeur anaphorique surajoutée : en (14a), *voilà* garde la valeur exophorique de *voici*, mais il est tout à fait possible de lui superposer, sur le plan interprétatif, une valeur anaphorique situationnelle signifiant « voilà la cabane attendue », ou une paraphrase similaire :

(14a) Martine, dans un demi-sommeil sous le grand chêne, sentait les bras de Daniel autour d'elle. Une encre mauve coulait autour de ses yeux. Quand elle se réveilla tout à fait, elle se remit à marcher.

Voilà la cabane.

Cette fréquente substitution de *voilà* à *voici* confirme également que le présentatif *voici/voilà*, en discours, ne fait pas que jouer un rôle de présentatif pur, comme l'écrivait Chevalier, et qu'il s'accommode dans les constructions prédicatives à sa droite d'un mixte combinant perceptions et procès mentaux.

IV Le rôle des présentatifs dans la construction des interprétations et dans l'argumentativité indirecte du récit

Ainsi on ne peut se contenter des valeurs sémantiques fondamentales des présentatifs (présenter, attester l'existence -ou la non-existence- d'un fait) pour rendre compte de leur fonctionnement en discours : ils ajoutent alors à leur valeur sémantique primitive une valeur énonciative de représentation, renseignant autant sur l'objet du discours présenté que sur le locuteur ou l'énonciateur à l'origine de la présentation. En raison du caractère diffus et du cumul de la référenciation, les présentatifs établissent une mise en relation multidirectionnelle de l'objet avec son co(n)texte amont comme avec le cotexte aval, et permettent de nombreuses

prédications sur l'objet, dont l'interprétation pragmatique s'origine dans la relation à l'instance énonciative qui assume les mécanismes interprétatifs mis en branle par cette dynamique de présentation de l'objet/représentation de-l'objet-pour-l'énonciateur-focalisateur. Cette double mimésis de l'objet et du sujet confère aux présentatifs un statut de marqueur existentiel élargi.

Cela explique pourquoi les présentatifs jouent un tel rôle dans le marquage du PDV : si les paramètres traditionnels du PDV sont présents, les présentatifs contribuent à la densification de ce dernier, ou à son expressivité (accrue avec les présentatifs discontinus) ; si certains paramètres font défaut (notamment en ce qui concerne les tiroirs temporels), alors les présentatifs, en raison de leurs valeurs représentatives, embrayent sur un PDV embryonnaire, c'est à dire un PDV raconté, qui ne va pas jusqu'à donner naissance à un PDV en l'absence de débrayage énonciatif. Ainsi, par leur position nodale dans la prédication (évidente pour *c'est*, moins généralisée pour *il y a* et *voici/voilà*, mais néanmoins forte, étant donné leur rôle de relais topique), les présentatifs expriment la perspective d'un énonciateur muet³⁶, qui va bien au-delà du cadre narratif de notre corpus.

On notera que la contribution des présentatifs à la densification et à l'expressivité du PDV est plus importante lorsque *c'est*, *il y a* et *voici/voilà* fonctionnent comme des présentatifs discontinus, et structurent des constructions segmentées qui contribuent à l'accroissement de l'expressivité du PDV, expressivité qui vaut autant pour l'énonciateur que pour le co-énonciateur. C'est une question que nous n'aborderons que cursivement, faute de place : il existe une sorte de continuum, avec, à l'un des pôles, la référenciation par impersonnalisation et, à l'autre, la référenciation par focalisation avec construction clivée (cf. *supra*, (13), et *infra*), l'état « intermédiaire » étant représenté par le présentatif (nous utilisons des guillemets, cet état intermédiaire n'étant pas équidistant, dans la mesure où la valeur énonciative du présentatif le rapproche de la structure clivée, et l'oppose nettement à la structure impersonnelle) :

(18) *Pierre se réveilla en sursaut. Il s'était produit un grand bruit avec le fracas du volet contre le mur.*

(18') *Pierre se réveilla en sursaut. C'était le volet contre le mur.*

(18'') *Pierre se réveilla en sursaut. C'était le volet qui frappait contre le mur.*

Ce continuum fonctionne également avec *il y a* :

(19) *Il arrive que des gens ne manquent pas d'air*

³⁶ « Muet » seulement par rapport à nos représentations conventionnelles qui veulent que nos propos soient explicitement référables, repérables, bornés à gauche et à droite...

(19') *Il y a des gens qui ne manquent pas d'air*

(19'') *Il y a que des gens ne manquent pas d'air / ce qu'il y a, c'est que des gens ne manquent pas d'air.*

De même avec *voici/voilà* :

(20) *Il existe des roses avec des épines*

(20') *Voici des roses avec des épines*

(20'') *Voici les roses qui ont des épines*

Ces valeurs ne sont sensibles que contrastivement : le contraste opère ici de manière arbitraire, dans un cadre paradigmatique qui n'est pas actualisé en discours ; il n'est pleinement sensible que dans les suites syntagmatiques, notamment lorsque le texte fait se succéder les deux formes grammaticalisées (clivée et non clivée), ce qui rend naturel le questionnement sur les raisons énonciatives des changements³⁷.

Comme on l'a vu, le présentatif joue un rôle notable dans la construction de l'univers de discours, et des effets de croyance : cette fonction s'appuie à la fois sur la valeur concrète des présentatifs, en relation avec l'ancrage déictique, et sur leur valeur généralisante, corrélée aux mises en relation anaphoriques et cataphoriques ainsi qu'avec les inférences qu'elles suscitent, alimentant les processus interprétatifs du lecteur, notamment sur la base de la construction du consensus et des schématisations. Examinons ces deux mécanismes interprétatifs fondamentaux, pour finir.

Morel et Danon-Boileau notent qu'à l'oral la structure *c'est X*, qui annonce souvent un rhème, suppose un consensus avec le co-énonciateur sur l'objet de discours. Ce consensus est plus fort avec *c'est* qu'avec *il est*, dans la mesure où l'impersonnalisation traduit un dégagement du locuteur (et donc du co-énonciateur) à l'égard de l'interaction. Il est également plus fort avec *c'est* qu'avec *il y a*, ou les présentatifs existentiels *j'ai, tu as, on a, nous avons, vous avez*, dans la mesure où ces derniers expriment certes une attitude énonciative consensuelle, mais affaiblie, l'égocentrage étant explicite, et donc susceptible de réactions fortes du co-énonciateur³⁸. Il n'en va pas de même avec *c'est*, car l'objet du consensus en position rhématique se donne dans un rhème toujours plus court que le préambule,

³⁷ Il est clair que, pour autant, l'analyse des formes clivées ne saurait se limiter à cette expressivité...

³⁸ Il ressort des arguments fournis à partir de différentes langues que c'est des marqueurs de la déixis consensuelle forte que sont dérivés les marqueurs anaphoriques. [...] le présentatif *c'est*, qui a les deux rôles (déictique et anaphorique), constitue un argument supplémentaire à cette hypothèse. (Morel 1992, 514)

et qui fait tout pour échapper à la contestation : en quoi la consensualité, pour retorse qu'elle puisse être, s'y donne effectivement d'autant plus fortement que l'égocentrage est implicite (Morel et Danon-Boileau 1998, 46).

Si ces hypothèses sont pertinentes à l'oral, il nous semble qu'elles ne peuvent pas être directement transposées à l'écrit, tout particulièrement dans le cadre de récits. En effet, nous verrons d'abord que les hypothèses concernant *c'est* peuvent être généralisées, ensuite que celles concernant *il y a* doivent être enrichies, et, enfin, que l'analyse doit également concerner *voici/voilà*.

IV.1 Cette valeur énonciative du rhème introduit par *c'est* n'est pas propre à l'oral. On la retrouve non seulement dans les portions de récit qui reproduisent plus ou moins les conversations, mais surtout, on la retrouve là où on ne l'attendrait *a priori* pas, c'est à dire dans des phrases purement narratives, telles les descriptions, ou des récits d'événements qui, dès lors qu'ils sont focalisés, relèvent de « phrases sans parole », et donc d'une dimension énonciative incontestable, en dépit de son caractère paradoxal : or, dans ce cas, comme avec *c'est* à l'oral, la construction de la consensualité est d'autant plus forte qu'elle est masquée, prenant les tours d'une apparente objectivité, invitant le lecteur/co-énonciateur à adhérer aux représentations (littéralement et dans tous les sens) que lui offre le texte : adhésion d'autant plus efficace que, comme on l'a entrevu ici, *c'est* alimente de nombreux mécanismes interprétatifs chez le lecteur, et que, comme on l'a longuement expliqué ailleurs³⁹, ces mécanismes inférentiels lui permettent de s'appropriier le texte : ces derniers présentent, comme Grize le remarquait à propos des schématisations et des phénomènes d'éclairage, d'indéniables avantages, en laissant à l'autre (le lecteur, en l'occurrence) le soin de s'appropriier le message, en vertu d' « un phénomène de nature psychologique » :

Celui qui par lui-même est parvenu à une conclusion a tendance à y tenir, si je puis dire, comme à la prune de son oeil, au point qu'il est capable de la maintenir contre toute évidence.

(Grize 1990, 48)

La consensualité construite par *c'est*, dans le récit, surtout dans le cadre des « phrases sans parole » repose sur la construction d'un univers de discours qui est *comme* donné au lecteur, *comme s'il était indépendant d'une subjectivité toujours dangereuse, parce que contestable*. La consensualité repose ainsi, en son fondement, sur les mécanismes de la schématisation, que Grize paraphrase « comme la présentation d'un micro-univers », reposant sur du « préconstruit culturel », d'autant mieux

³⁹ Cf. Rabatel 2000a.

partagé par le destinataire que l'ensemble est cohérent, et renvoie à de nombreuses représentations et schématisations qui fonctionnent comme une sorte de « patrimoine commun » aux interactants. Ces mécanismes sont d'autant plus efficaces qu'ils reposent non seulement sur ce « minimum d'accord préalable » (au sujet des représentations), mais aussi sur « l'attitude spontanée » qui veut que les schématisations correspondent à « un reflet exact de la réalité » (Grize 1990, 36). Dès lors, les mécanismes d'éclairage jouent pleinement leur rôle, qui est « de conduire l'auditeur-lecteur à inférer un jugement de valeur » (Grize 1990, 48)... correspondant aux attentes du locuteur :

Si une schématisation donne à voir, c'est à celui qui regarde de lui donner un sens.
(Grize 1990, 95)

Ainsi la source énonciative de la référenciation joue un rôle majeur dans la co-énonciation comme dans la construction des interprétations⁴⁰, y compris dans des situations de communication différée, ce qui explique qu'on accorde une attention toute particulière au caractère plurifonctionnel de certaines marques linguistiques, et, pour ce qui nous concerne, des présentatifs. Dans cette optique, le présentatif n'est pas que présentatif, mais a une valeur représentative fondamentale, en relation avec le système énonciatif des récits fictifs. Sur ce point, il est intéressant de noter la convergence des travaux de Noailly, Philippe avec nos propres conceptions énonciatives du PDV. Philippe, en rompant avec la thèse du pseudo-anaphorique du démonstratif dans les premières pages de roman au profit de la notion d'empathie et de centre déictique, propose une analyse pertinente, en ce qu'elle conjoint théoriquement et pratiquement énonciation et référenciation, la problématique de l'inscription textuelle du sujet de discours étant d'emblée traversée par les mécanismes indissociables de la référenciation et de l'énonciation, (contrairement aux réductionnismes dichotomiques qui réservent exclusivement une entrée énonciative formelle, étriquée à l'inscription du seul sujet, et une approche référentielle tout aussi étriquée aux seuls objets).

IV.2. Ces mécanismes interprétatifs fonctionnent également avec *il y a*, et, comme on l'a vu, plus nettement encore avec *il y avait* : tous nos exemples montrent qu'en dépit d'un égocentrage plus fort (relativement à *c'est*), mais nécessairement affaibli dans les cas de communication différée que sont les récits, *il y a* contribue à la double mimésis de l'objet et du sujet, et, à ce titre, participe pleinement de la construction des interprétations et des mécanismes

⁴⁰ Il doit être clair que si la schématisation concerne la valeur concrète du présentatif, elle concerne tout autant la valeur abstraite de ce dernier, autour des inférences activées par la valeur résomptive des mises en relations de *c'est*.

d'identification. On peut même considérer qu'*il y a*, posant un objet apparemment sans la médiation d'un énonciateur, rend l'existence de cet objet encore plus « objective » que si elle dépendait de la médiation d'une subjectivité toujours contestable, par définition⁴¹. Les objets sous la portée de *il y a* (en ce sens proche de *il est*, comme l'avaient souligné Damourette et Pichon), renvoient contradictoirement à un mode de donation de la référence par impersonnalisation, et, dans le même temps, *il y a* est lui-même sous la portée d'un énonciateur présent, même sous une forme atténuée, du fait que, dans les récits hétérodiégétiques, le PDV s'y exprime dans des phrases sans parole. Cette valeur de l'objet présenté, pour le locuteur, se retrouve dans la valeur de possession exprimée par *il y a*⁴² (Damourette et Pichon), elle-même proche de celle de présentatif existentiel (Morel et Danon-Boileau). Cette valeur existentielle est, en réalité, une valeur fondamentale, pour autant qu'on lui donne une valeur énonciative pleine et entière.

Le paradoxe, c'est que cette valeur représentative-énonciative opère implicitement, et fonctionne de manière masquée, dans la mesure où le mode de présentation de l'objet semble se donner comme objectif (davantage avec *il y a* qu'avec les autres présentatifs), et ce, d'autant plus efficacement que les présentatifs ici analysés opèrent dans des récits hétérodiégétiques. D'où la prégnance de *il y a* dans les inférences alimentées par les phénomènes de schématisation.

On vérifie ces valeurs de *il y a* si on le supprime et si on le remplace par une paraphrase approchante :

(17a) *Scali ne savait décidément plus où il en était. D'un côté le courage, la générosité - et de l'autre la physiologie. D'un côté les révolutionnaires - et de l'autre les masses. D'un côté la politique - et de l'autre la morale.*

Tout en étant recevable, (17a) n'est pas une paraphrase satisfaisante de (17), dans la mesure où l'opposition rationalise le conflit, au point qu'il tend à disparaître. Or, avec les *il y a* de l'original, le conflit est davantage insoluble, dans la mesure où les termes de la contradiction sont comme immédiatement et évidemment sensibles, et, de ce fait paraissent insurmontables, sans une quelconque hiérarchisation entre eux,

⁴¹ Il est tentant de mettre en relation cette valeur objectivante avec le fait que la caractéristique essentielle de *il y a*, soit d'insister sur l'information thématisée, dans une optique d'ouverture sur le rhème (/exhaustif/, alors que *c'est* se caractérise par une certaine fermeture /+exhaustif/ du fait de sa valeur présupposante : Léard 1992, 95. Dans cette perspective, *il y a* focalise (quasi « objectivement ») sur l'objet, ce qui a pour effet de laisser relativement dans l'ombre l'énonciateur de *il y a*.

⁴² Cf. « *Il y a mon gosse qui va me faire rater le train* » et « *J'ai mon gosse, il va me faire rater le train* ».

comme si Scali était aux prises avec des évidences incontournables, et pourtant contradictoires. Autrement dit, la réitération des *il y a* est l'indice de l'impossibilité où se trouve le héros de surmonter la contradiction.

Ainsi se construit un consensus autour des objets du discours d'autant plus efficace que les stratégies fonctionnent à des niveaux différents, où « à tous les coups l'on gagne » : si l'on pratique une lecture naïve des présentatifs, on estompe l'origine énonciative du focalisateur, et l'on adhère d'autant mieux à l'univers créé par les présentatifs (ou aux relations qui semblent découler comme naturellement de l'enchaînement des faits) que tout semble se dire objectivement, personne-ne-parlant-ici,-le-récit-sembant-se-raconter-de-lui-même, comme si les objets étaient posés sous les yeux du lecteur. Si l'on adopte une lecture plus « savante » des présentatifs, on établit la valeur existentielle/énonciative à l'origine des objets présentés, et alors le pacte fiduciaire opère par identification à un énonciateur-focalisateur : l'identification fonctionne également, mais, cette fois-ci, sur la base de la reconstruction par le lecteur des mécanismes inférentiels que le texte prête aux focalisateurs. Ainsi la construction textuelle des effets alimente-t-elle des mécanismes d'identification et d'interprétation distincts et pourtant solidaires⁴³. C'est ce que montrent les présentatifs, dont certains effets nourrissent l'identification secondaire au personnage et d'autres une identification primaire au narrateur.

IV.3. Il semble inutile d'argumenter longuement sur la valeur énonciative et argumentative indirecte, implicite de *voici/voilà*. Dès lors qu'une telle valeur est reconnue pour *il y a*, qui est le présentatif le plus proche de l'impersonnalisation, elle est démontrée pour *voici/voilà*, surtout dans les cas, très fréquents dans les récits, où *voici/voilà* donne lieu à prédication, avec des structures de mise en relief. En effet, il en va pour *voici/voilà* comme pour *il y a* : ces deux présentatifs, en discours, jouent fréquemment un rôle de relais topique : ainsi de (12) et de (14) : *il y a* et *voici* sont respectivement suivis d'un groupe nominal (la femme et la cabane). Mais ce même GN est ensuite le support des prédications contenues dans les phrases ou propositions suivantes. Avec l'expressivité de ces structures de mise en relief, les relations énonciateur et co-énonciateur sont particulièrement activées⁴⁴.

⁴³ L'identification secondaire est en relation avec la part du lecteur que Jouve appelle le *lisant*, c'est à dire la part du lecteur piégée par l'illusion référentielle, et l'identification primaire est plutôt articulée avec la part du lecteur plus critique, le *lectant jouant* ou le *lectant interprétant* : cf. Jouve 1992, 92-107 et 119-136, et Rabatel 1998, 226-233.

⁴⁴ Que les pseudo-clivées visent à désambiguïser, résoudre un conflit grammatical, spécifier un sous-ensemble (Léard 1992, 70 ; Roubaud 2000, 45-8), cela renvoie en dernière instance à des calculs relevant de la co-location ou de la co-énonciation.

Ici encore, la comparaison des exemples originaux avec des paraphrases sans le présentatif est éclairante :

(16a) *Il se trompait encore de chemin, et devait revenir sur ses pas. Enfin, il entrait à l'hôtel où, ce midi, les bruits de fourchettes n'étaient pas accompagnés du murmure ordinaire des conversations. Tout le monde le regardait. Il remarquait, lui, qu'Adèle n'était pas là et il allait s'asseoir à table.*

En supprimant le présentatif, (16a) présente l'erreur du personnage comme un fait, et non comme l'objectivation par le personnage lui-même du trouble à l'origine de ses errements. Il en irait de même en (14) et en (15) : la suppression du présentatif n'empêcherait pas de ressentir que la cabane ou l'imprimerie sont vues par le personnage focalisateur, mais l'expression du PDV y perdrait de sa force, dans la mesure où, grâce au présentatif, les relations entre mouvements, perceptions et pensées paraissent motivés, *pour* et *par* le personnage : comme si Martine, découvrant la cabane, nous faisait entendre qu'elle était à sa recherche : « Tiens, enfin, la cabane ! » ; comme si Joseph Timar se disait, en (16) : « Zut, je me suis encore trompé », etc. En d'autres termes, la mise en relation est opérée par le focalisateur, et est l'occasion d'une sorte d'*objectivation* des éléments du discours mis en corrélation. Or cette objectivation, analogue à une sorte de pensée ou de parole intérieure du personnage, est très efficace auprès du lecteur co-énonciateur.

Sur ce plan, *voici/voilà* ont un rôle quasiment aussi efficace que *c'est*, en présentant les faits contenus dans les énoncés à la suite du présentatif comme le résultat d'une mise en relation valable d'abord pour l'énonciateur, mais aussi pour le co-énonciateur, ici plus fortement impliqué qu'avec *il y a*. On peut d'ailleurs noter que *voici/voilà*, en raison de la présence étymologique toujours sensible de l'impératif « *vois* ici », « *vois* là », intègre le co-énonciateur plus fortement (au sens où l'implication est plus libérale, moins contraignante) que *c'est*. En effet, avec *voici/voilà*, le co-énonciateur est amené à partager avec E2⁴⁵ la conclusion que ce dernier en tire, et ce d'autant plus sûrement que le co-énonciateur est associé à l'observation préalable de E2, à ce titre non contestable. Comme par ailleurs la conclusion semble découler de la co-observation de l'énonciateur et de son co-énonciateur, il s'ensuit que la conclusion de E2 se donne comme une co-conclusion de E2 et de son co-énonciateur⁴⁶.

⁴⁵ Rappelons que E2 est l'énonciateur à l'origine du PDV, ainsi qu'il a été précisé lors de l'analyse de (1).

⁴⁶ Sur la base de ces mécanismes, on pourrait bien évidemment analyser les autres marques considérées par d'aucuns comme des présentatifs, telles *soit*, *posons*, *tel*, voire *ainsi*, etc., analyses énonciatives qui confirmeraient la fragilité du classement traditionnel des présentatifs traditionnels...

En d'autres termes, les présentatifs manifestent une force argumentative indirecte redoutable⁴⁷, puisqu'après avoir participé de manière décisive à la construction de l'univers romanesque et à celle de ses personnages, ils nous (lecteurs) invitent à partager avec le focalisateur les inférences tirées de l'observations des faits, sur le mode des évidences, dont on sait qu'elles ne sont jamais aussi efficaces que lorsqu'elles sont partagées, à notre insu.

Bibliographie

- Adam, J.M. et Fayol, M. (1989) « Structurations de textes : connecteurs et démarcations graphiques », *Langue française*, 81, 59-98.
- Apothéloz, D. (1998) « Eléments pour une logique de la description et du raisonnement spatial », Reuter, Y. (ed) *La description* (1998), 15-31.
- Arnauld, A. et Nicole, P. (1662) *La logique ou l'art de penser* 1970 Paris: Flammarion
- Arrivé, M. Gadet, F. Galmiche, M. (1986) *La grammaire d'aujourd'hui*. Paris: Flammarion.
- Bally, C. (1932) 1965 *Linguistique générale et linguistique française*. Berne: Francke.
- Banfield, A. (1995) *Phrases sans parole. Théorie du récit et style indirect libre*. Paris: Le Seuil.
- Berthonneau, A.-M. Kleiber, G. (1993) « Pour une nouvelle approche de l'imparfait. L'imparfait, un temps anaphorique méronomique » *Langages*, 112, 55-73.
- Berthonneau, A.-M. Kleiber, G. (1999) « Pour une réanalyse de l'imparfait de rupture » *Cahiers de Praxématique*, 32, 119-166.
- Berthoud, A.-C. (1996) *Paroles à propos : approche énonciative et interactive du topic*. Gap, Paris: Ophrys.
- Bichard, M. (1997) *Plaidoyer en faveur d'un mal-aimé : étude morphosyntaxique de il y a en français contemporain* Thèse de doctorat, Université de Paris III.
- Blanche-Benvéniste, C. (1990) *Le français parlé : études grammaticales*. Paris: CNRS.
- Blanche-Benvéniste, C. (1999) *Approches de la langue parlée*. Gap, Paris: Ophrys.
- Bonnard, H. (1981) *Code du français courant*. Paris: Magnard.
- Boone, A. (1987) « Les constructions *Il est linguiste / c'est un linguiste* » *Langue française* 75, 94-106.
- Bosredon, B. Galmiche, M. (eds) (1992) « Le thème » *L'Information Grammaticale*, 54.
- Brunot, F. (1936) *La pensée et la langue*. Paris: Masson.
- Cadiot, P. (1988a) « *Ca* à l'oral : un relais topique » *Linx*, 18, 77-93
- Cadiot, P. (1988b) « De quoi ça parle ? A propos de *ça*, pronom sujet » *Le Français moderne* 56, 3/4 174-192.
- Charaudeau, P. (1992) *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris: Hachette.

⁴⁷ D'aucuns pourraient légitimement s'étonner que notre analyse présente des valeurs semblables pour des formes bien différentes : l'objection serait sérieuse si nous avions eu la prétention de proposer une analyse sémantique unitaire des présentatifs, réunis par un « signifié de puissance » qui se réduirait à l'effet PDV et à sa force argumentative indirecte. Tel n'était pas notre objectif, qui consiste à pointer sur des contextes d'emploi nouveaux, et à enrichir dans ce cadre-là la description sémantique de ces formes.

- Chevalier, J.-C. Arrivé, M. Blanche-Benvéniste, C. Peytard, J. (1964) *Grammaire du français contemporain*. Paris: Larousse.
- Chevalier, J.-C. (1969) « Exercices portant sur le fonctionnement des présentatifs » *Langue Française*, 1, 82-92.
- Combettes, B. (1998a) « Analyse critique de la nouvelle terminologie grammaticale des collèges et des lycées » *Pratiques*, 97-98, 197-217.
- Combettes, B. (1998b) *Les constructions détachées en français*. Gap, Paris: Ophrys.
- Damourette, J. Pichon, E. (1911-1940) *Essai de grammaire française*. Tome IV. Paris: D'Artrey.
- De Mulder, W. (1998) « Du sens des démonstratifs à la construction d'univers » *Langue Française*, 120, 21-32.
- Ducrot, O. (1984) *Le dire et le dit*. Paris: Minuit.
- Florea, L.S. (1988) « Présentatif et "configuration discursive" en français parlé : le cas de c'est » *Linx*, 18, 95-106.
- Furukawa, N. (1989) « A propos de la construction il y a une place de libre » *Travaux de linguistique*, 18.
- Furukawa, N. (1996) *Grammaire de la prédication seconde : Forme, sens et contraintes*. Louvain: Duculot.
- Jouve, V. (1992) *L'effet-personnage dans le roman*. Paris: PUF.
- Kleiber, G. (1992) « Anaphore-déixis : deux approches concurrentes » *La déixis*, Danon-Boileau et Morel (eds), 613-623.
- Kupferman, L. (1979) « Les constructions il est médecin / c'est un médecin : essai de solution » *Cahiers de linguistique de l'Université du Québec*, 9, 131-164.
- Lambrecht, K. (1986) *Topic, Focus and the Grammar of Spoken French*. University of Berkeley UMI. Berbeley.
- Léard, J.-M. (1992) *Les gallicismes. Etude syntaxique et sémantique*. Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Le Goffic, P. (1993) *Grammaire de la phrase française* Paris: Hachette Education.
- Moignet, G. (1981) *Systématique de la langue française*. Paris: Klincksieck.
- Morel, M.-A. (1992) « Intonation et thématisation » *L'Information Grammaticale* n° 54, 26-35.
- Morel, M.-A. et Danon-Boileau, L. (1998) *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*. Gap, Paris: Ophrys.
- Philippe, G. (1998) « Les démonstratifs et le statut énonciatif des textes de fiction : l'exemple des ouvertures de roman » *Langue Française*, 120, 51-65.
- Picabia, L. (1983) « Remarques sur le déterminant zéro dans les séquences en il y a » *Le français moderne*, 2.
- Picabia, L. (1986) « Il y a démonstration et démonstration : réflexion sur l'article zéro » *Langue française*, 72, 80-101.
- Rabatel, A. (1997) *Une histoire du point de vue*. Paris, Metz: Klincksieck/Université de Metz.
- Rabatel, A. (1998) *La construction textuelle du point de vue*. Lausanne, Paris: Delachaux et Niestlé.
- Rabatel, A. (1999) « Mais dans les énoncés narratifs » *Le français moderne*, 65, vol.1, 49-60.
- Rabatel, A. (2000a) « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursif » *La lecture littéraire*, 4, 195-254.
- Rabatel, A. (2000b) « Valeurs représentative et énonciative du "présentatif" c'est et marquage du point de vue » *Langue Française*, 128, 52-73.

- Rabatel, A. (2000c) « Cas de belligérance entre perspectives du narrateur et du personnage : neutralisation ou mise en résonance des points de vue ? », *Linx* 43, 103-121.
- Rabatel, A. (2001) « La valeur délibérative des connecteurs et marqueurs temporels *mais, cependant, maintenant, alors, et* dans l'embrayage du point de vue. Propositions en faveur d'un continuum argumentativo-temporel » *Romanische Forschungen* (à paraître).
- Rabatel, A. « Monologue intérieur, discours direct libre, discours indirect libre et point de vue : des pratiques littéraires de la parole intérieure aux analyses narratologiques et aux praxis linguistiques » (à paraître).
- Reuter, Y. (1998) *La description*. Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.
- Riegel, R. Pellat, J.-C. Rioul, R. (1994) *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.
- Rosier, L. (1999) *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratique*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Roubaud, M.-N. (2000) *Les constructions pseudo-clivées en français contemporain*. Paris: Honoré Champion.
- Smith, N. (1993) « Observations sur la pragmatique des temps » *Langages*, 112, 26-38.
- Tamba-Mecz, I. (1983) « Pourquoi dit-on : *ton neveu, il est orgueilleux et ton neveu, c'est un orgueilleux*? » *L'Information Grammaticale*, 19, 3-11.
- Valli, A. (1981) « Notes sur les constructions dites "pseudo-clivées" en français ». *Recherches sur le français parlé*, 3, 194-211.
- Wagner, R.L. (1964) « Il y a » *Le Français dans le monde*, 29, 10-15.
- Wagner, R.L. (1966) « A propos de *c'est* » *Mélanges de grammaire française offerts à Maurice Grévisse* Gembloux/Duculot, 335-342.
- Wagner, R.L. Pinchon, J. (1962) *Grammaire du français classique et moderne*. Paris: Hachette.
- Weinrich, H. (1989) *Grammaire textuelle du français*. Paris: Didier/Hatier.
- Wilmet, M. (1998) *Grammaire critique du français* (2^e édition). Paris: Hachette.
- Zribi-Hertz, A. (1990) « Lui-même argument et le concept de "pronom A" » *Langages*, 97, 100-127.